

Parole d'automne

Il faut que je vous donne des nouvelles des Editions L'iroli. Voici des nouvelles de la mare de Plouy Saint-Lucien, siège des éditions et source d'inspiration de *servidora* ... Les roseaux ont beaucoup grandi, des employés des espaces verts sont venus avec un treuil en enlever une partie : ils mettaient en péril l'habitat des canards, tortues et poissons. Tâche difficile car il a fallu arracher leurs pieds sous l'eau. Ils sont en fleur, les roseaux, leurs inflorescences pluchent toutes dans le même sens, toutes vers le sud. Le mâle et la femelle canard colverts sont de plus en plus gros. Au début ils ne mangeaient pas de pain, ils ne semblaient pas le connaître. Aujourd'hui ils l'acceptent mais sont de plus en plus affamés. Cela met Michelle, bouquiniste et amie, hors d'elle : il ne faut pas leur donner du pain, ils ne le digèrent pas, et c'est antiécologique ! Entre temps, un autre canard est arrivé. Sauvage ? Bagué. On l'a bien regardé changer de couleur avec l'automne puis il a disparu, un beau jour. Maintenant je suis sûre de son nom : Canard pilelet (*Anas acuta*) Les colverts immenses disputent la pitance à la seule poule d'eau qui reste de la portée du printemps. La cane est la plus rapide. La poule d'eau, minuscule, ne fait pas le poids et laisse tomber sa proie. Mais tout à l'heure, la poulette a réussi à s'échapper dans les roseaux avec son bout de biscuit... Les deux canards continuaient à la courser alors qu'elle n'avait plus rien dans le bec. Début novembre, la mare était gelée ; elle brillait au petit matin sous la lune... J'entends d'ici la cane qui ricane.

Hier, c'était mon atelier d'écriture du lundi. Femmes en voie d'insertion. Lettres administratives, lettres de rupture, lettres de réconciliation, lettre pour aider quelqu'un dans la détresse. Fausses biographies. Racontez une histoire qui vous est vraiment arrivée et une autre qui ne vous est pas arrivée, d'abord à l'écrit puis à l'oral ; qu'on ne sache pas laquelle est laquelle. Barbara raconte si bien que l'on pleure de rire et de peur et on ne trouve jamais laquelle des histoires est fausse. On les croit toutes les deux vraies et d'ailleurs elles le sont : vraies. Corine écrit des histoires incroyables, sans orthographe ni syntaxe mais avec un rythme hallucinant. Vous voyez que ça aide de savoir écrire, sans compter le plaisir d'inventer... Nous avons écrit des slams à deux, sur des thèmes qui leur tenaient à cœur. Toujours du terrible, pas de la fiction. Hommes qui quittent et battent. Nous avons bien ri aussi. Séverine va se marier pour la troisième fois mais elle se

demande comment sera son homme une fois qu'ils vivront ensemble. Elle n'arrive pas à écrire une seule phrase tendre. Toutes ont élevé seules leurs gosses, elles n'ont que le revenu minimum d'insertion.

Mon dernier cours, je me demandais comment il allait finir... J'ai lu un passage d'Etty Hillesum (« *Une vie bouleversée*, Journal 1941-1943 »). Grand silence. Puis : là oui ça nous plaît, des histoires vraies, pendant la guerre. Ça on lirait bien.

En partant de Saint-André Farivilliers, le jour tombait. Je suis passée devant des éoliennes en cours d'érection. Immenses et belles dans la campagne picarde. Voilà les nouvelles.

© isabel Asúnsolo, novembre 2007
<http://www.editions-liroli.net/>

21 septembre

J'allais démarrer moteur morose, tout n'est pas au rose... fixe mais, en ce premier jour d'automne, il y a décidément trop de choses bonnes : le bruit des branches du bouleau pour que j'entende ses feuilles : exagérément, le soleil dans mon dos pendant que j'écris pour que j'écrive : chaleureusement, la silhouette penchée - avec ses deux petites mains et sa houppette : adorablement, de l'écureuil croisé ce matin, sur mon chemin. Et aussi...

Premier jour d'automne
dans la chatière la tête...
de la poule rousse !

Crânement ! Heureusement car la saison n'est pas à la poésie : baisse plus que significative des ventes, diminution plus qu'extrême des commandes, échanges plus que pénibles avec mon diffuseur qui me laisse entrevoir une possible rupture, report de projet annoncé avec un futur probable auteur qui planchait sur un éventuel « romanel » pour la fin de l'année et puis... brouillage mémorable avec mon auteur numéro une, auteur-membre-fétiche et fondatrice ! Je ne publie pas ici sa lettre, évidemment, mais elle se résume ainsi : tu fais trop travailler tes auteurs, tu leur en demandes trop, et puis tu les mènes dans un sens puis du jour au lendemain tu les mènes dans l'autre et tu les épuises... Tout cela bien torché, les pieds comptés et tout ! Mais il ne fallait pas que tu le prennes au pied de la lettre ! (tu veux bien me rappeler dans quoi je travaille ? *Carrément* que je le prends au pied de la lettre). Un vrai de vrai de chagrin qui m'a ouvert les yeux... J'oubliais et j'arrête là le tableau noir de la rentrée : pas un seul bon manuscrit dans ma boîte aux lettres ! C'est peut-être ça le pire de tout. Encore que j'ai(e ?) décidé de n'envoyer que des lettres type. Finies les appréciations personnalisés. Quoi ? Elle n'aime pas ce que j'écris ! D'autres ont dit que c'était bien, cette éditrice n'y connaît rien. *C'est bon. C'est fini.*

Je suis donc retournée trois journées entières à mon vice préféré cultivé depuis ma tendre-et-maladive-enfance-grâce-à-Dieu-sans-ordinateur : **lire au lit**. Zola, Bukowsky, lettres de Colette à sa fille... et je reviens d'attaque. Ça me fait penser à une adorable histoire que je

viens d'inventer et que je vous mets en bas, avec un dessin. Non, franchement (y a trop d'adverbes ici, ça ne va plus du tout) vous avez compris que la rentrée littéraire me fout le cafard. Rentrer dans une librairie me produit à peu près le même effet que de rentrer dans un sex-shop. Et ça n'est pas nouveau. Ça vient de loin : j'ai toujours été timide avec les livres, j'ai besoin d'intimité... Les bibliothèques c'est limite limite (pourquoi qu'ils parlent tout bas ??)...

La petite éditrice savait que la troisième rentrée et la troisième année qui va avec serait difficile... Elle *savait* ! Parfois ça aide, d'être conscient. Mais la plupart du temps ça n'aide pas. La plupart du temps personne ne peut vous aider. Les gens ils veulent de votre enthousiasme alors vous êtes obligés d'en fabriquer. Allez, j'avoue que c'est difficile de reprendre goût au travail sans mes deux adorables stagiaires Mathilde et Alys. Pourquoi donc avoir un bureau nickel, dites-moi, à quoi ça sert ? Le fax n'envoie plus rien, le téléphone ne sonne plus, la voiture du facteur est moins jaune... Pour continuer ce vaste chantier il me faut de l'aide ! Malheureus... (!) je me suis prise trop tard pour chercher/trouver un(e) apprenti(e) (vous voulez m'expliquer pour quoi word transforme la paranthèse/e/parenthèse en EUROS !!!) et je me retrouve seule. Avantage : c'est pratique pour lire au lit... ce n'est pas pratique du tout pour ma petite entreprise. Je vais donc avoir une vraie employée cet automne pour aller séduire les libraires : elle ouvrira les yeux, elle, bien grands face aux rayons pléthoriques. Elle assumera, elle assurera... Elle gèrera, ELLE !

Mais revenons aux chiffres, car je vous connais... Vous allez dire que je m'épanche/panse et que je ne suis pas objective. Un long coup de fil téléphonique à un éditeur renommé de nouvelles (parfaite...aïe, adverbite *aigüe*, vous avez bien lu, word arrête de souligner n'importe quoi, tu n'es pas au courant que l'orthographe a changé !) m'a informée de ceci que je suis allée vérifier ensuite chez Google : en petite édition, 10% à peine des livres gagnent de l'argent et plus de 90% en perdent. Bonne nouvelle : L'iroli ce serait plutôt 80% et 20%. Vous avez bien lu : 4 livres sur cinq ont gagné de l'argent et dépassé le seuil de rentabilité (en 2006). L'iroli n'est pas une association, voilà pourquoi je veux vendre et je me démène et énerve et demande aux auteurs d'être actifs/à la hauteur ! Et un bon

auteur avec un manuscrit excellent qui sonnerait à ta porte ?... mais qui serait un non-communicant ? Je dis non, désolée. Il y en a d'autres, des éditeurs ! Je ne suis pas indépendante, moi, je vis des ventes et non des rentes ! J'ai besoin d'auteurs-actifs. (J'ai pas dit d'auteurs-lascifs) J'ai besoin de vous et je regrette amère(... !) de vous avoir appelés les Autres ! Que serais-je sans vous, hein !?

Allez, il y a de bonnes nouvelles : *Diálogos con una montañera feliz* de Françoise Jausaud alias « Paquita » lance L'iroli à l'international. Psychologies Espagne lui consacra deux doubles pages en novembre... Mais aurons-nous d'ici-là réussi le tour de force de la distribution dans ce pays où chaque provincia fonctionne comme au temps des petits règnes maures-taïfas ?

Merci l'auteure d'être si enthousiaste car de ton enthousiasme... j'en ai bien besoin, tu sais !



© isabel Asúnsolo, septembre 2007

Slam de Mers-les Livres

Ecrire avant que ça s'en aille,
écrire avant que ça s'efface...
Le « salon » de Mers-les-livres hier,
Les falaises et l'affiche,
les casetas (?), les enfants qui passent et s'arrêtent
devant les bonbons-appâts planqués entre les livres...
Ils s'en vont et reviennent, avec les mamans,
qui se penchent en avant.
Je vous lis un poème ? inspiré par mes enfants,
même qu'on peut les lire aux enfants.
Je me dis qu'il n'y a rien de meilleur que ça
L'ENFANT QUI ECOUTE
et qu'il faudrait faire ça
(peut-être ne faire que ça ?) :
des livres pour enfants, (et pour mamans)
des contes, des histoires magiques...
Peut-être même seulement ?...

Le barnum sous une pluie fine
dans la grosse cafetière en inox du café,
il faut rouler les bords des barnums très haut,
à trois sans faire de pliures,
c'est Hervé qui l'a dit, heureusement Xavier est grand.
Je me hisse et profite
pour regarder le logo de la Somme que j'ai sous le nez,
si beau avec ses enjambements de « m »
qui font comme des falaises reflétées dans la mer.
Merveille de caractères...
les livres l'iroliens prennent une table entière,
bien sûr ils sont un peu plus écartés que les autres,
bien sûr qu'on se pousse un peu.
Très vite des gens arrivent, le soleil aussi, il y a de la place,
de l'air,
pas comme une salle fermée,
Pas de piège, pas de précaution,
rien n'est fait cauteusement :
je te lis si tu veux,
tu écoutes si tu veux,
ta main glisse sur la couverture un peu,
et même dessous et tu l'arrêtes,

les enfants écornent un peu,
c'est bien bon ! Tu feuilletes,
tu écoutes, je te parle.
Ou tu pars. Pas de peur.

À table, les auteurs parlent un peu des éditeurs,
je ferme un peu mes oreilles...
Ah les auteurs...
Faut-il qu'ils se défendent
Faut-il en plus qu'ils sachent se vendre ?
Quizás, quizás, quizás, (air de Tango)

Il y a Pierrick Bourgault et Isabelle Rossignol,
si belle Isabelle (que ferais-tu
si tu n'étais pas écrivaine,
peut-être éteindrais-tu des feux avec un gros casque brillant,
est-ce qu'il t'arrive parfois d'éteindre tes yeux ?...)
J'ai aimé ton livre *les Petites morts*
(ahhhhhff et si bien édité...)
et je regrette
de pas l'avoir acheté - le réflexe bête :
je suis là pour vendre et pas pour acheter,
la prochaine fois : je le ferai.
Fascinée par ton histoire amoureuse des insectes.
Je pensais que c'était vrai, si scientifique, si bien inventé...
(extrait : membres.lycos.fr/unroman/text/rossigno.htm)

Ah mais les auteurs perdent leurs droits, les auteurs il ne leur reste rien !
Ah les auteurs...
Faut-il qu'ils se défendent
Faut-il en plus qu'ils sachent se vendre ?
Quizás, quizás, quizás...

Un bon moment, vraiment bon
Quand on me dit vos livres sont BEAUX

Des moments vraiment bons
à parler de nos auteurs,
du futur livre d'Eric Gilberh
Merci Cécile de m'avoir donné des noms
d'auteurs de SF anglosaxons,
je ne connais pas Matheson,

bon courage pour ton DEA au Canada !
Merci merci mille fois Blandine pour avoir acheté TROIS livres...

Et ce gars torse nu tatoué (*le cri* de Munch...)
qui a lu *D'amour et de vins nouveaux*
debout pendant presque une heure
et qui n'avait pas d'argent pour acheter
et qui parle de ses trois enfants qu'il voit toutes les semaines
et à qui il veut donner « le goût des livres »
et qui s'en va après m'avoir offert une cannette.
Et madame Cozette... si belle Marilyn...
(C'est peut-être vous, planquée à Mers les Bains ?),
si belle en blanc, depuis tout ce temps
qui avez lu *D'amour*...
et même que j'en suis là,
moi qui suis difficile eh bien je passe un bon moment.
Je lis une fois tout et je recommence,
je veux comprendre tous les mots et je les cherche...
c'est à cause du Scrabble.
Merci à deux lecteurs si différents :
Lui tatoué, elle tout en blanc
Elle le caniche, lui la cannette...

Eh Pierrick, souviens-toi
de la belle qui ne s'est pas laissé attraper :
à son balcon avec son débardeur turquoise
de la même couleur *exactement* que la céramique
du mur : elle se penchait, sortait, rentrait... te narguait
(sans le savoir ?... Comment savoir ?)
juste en face de toi.
Et même pas photo.

Et Loïc, alors qu'on range tout,
Toi scénariste et éditeur malin
- Aux Éditions Charrette -
qui veut me filer tableaux et tuyaux
pour que je calcule le point zéro
et les offsètes
à placer de suite,
que je comprenne vite :
et j'accède, enfin, au smic
avec ton T-shirt noir de bédéiste,

tu sais tu m'as un peu foutu les boules...
ça roule.

Et les vagues, Michelle, la falaise vue des vagues
très très loin de la côte parce que la marée est basse,
ces vagues si grises, la falaise jaune,
vues de dedans
Ton bonnet, tes grains d'beauté.
Se laisser rouler pour rire parce que je t'avais dit
Est-ce que tu as ton maillot de bain ?
parce que je savais que tu l'aurais
rouge, acheté à Abbeville, en chemin,
et que tu ne demandais que ça :
te baigner longtemps.

Parce que tu vois, il y a
définitivement
deux
genres de femmes
bouquinistes, éditrices, pompières
est-ce que cela est clair :
d'une part celles qui se baignent dans la mer
Dès qu'elles la voient et puis... toutes les autres.
Et même que nous, hein :
Nous on fait partie des meilleures.
Se laisser rouler et rire.
Longtemps, longtemps.
Et oublier tout.

© isabel Asúnsolo, août 2007

Rapport de stages

J'avoue j'avoue, pas trop le temps d'écrire ces temps-ci. Mais pourquoi donc ! Alors que nous avons un diffuseur qui devrait me permettre de me concentrer en me délivrant des tâches ingrates (comme par exemple, rappeler les libraires-pirates qui nous disent avoir toujours le même nombre de livres en dépôt, rien vendu donc...) Mais quelle idiote, il suffirait de ne pas donner le bon chiffre... Exemple : " Je vous ai laissé 11 exemplaires" ."Ah, eh bien il nous en reste (justement... tiens) ONZE". "Hé hé, répondrais-je alors, perfide, je vous en avais mis 13 ! Je vous envoie la facture ! (Raccrocher, vite). Enfin, vous l'aurez compris : le dépôt c'est fini ! Paraît que les libraires achètent ferme. Eh non, tous ne le font pas (et tous ne sont pas... comme plus haut, hein !).

Le problème d'avoir un diffuseur c'est que nous ne savons plus à quel libraire nous vouer. Tout est un peu flou. La seule chose de sûre c'est que les revenus n'augmentent pas. Quel métier, direz-vous et pourquoi donc rester en "Entreprise" alors qu'il y a tant de charges à payer et que finalement l'iroli est, autant qu'une entreprise solidaire une entreprise qui ressemble BEAUCOUP à une association avec des tas de gens CONTENTS d'aider ! Voilà ce que je me disais ce matin au réveil... Attention à ceux qui me sortiront la phrase célèbre : "Arrête d'étaler tes états d'âme" car je leur répondrai : Cette rubrique est faite pour ça ! *Hago lo que me da la gana...* J'ai le droit, dans ma petite entreprise (pas encore bénéficiaire) de m'exprimer ! Ce n'est pas que je voudrais gagner plus pour dépenser plus, non non... C'est que je voudrais CON-TI-NU-ER !!! Ah.....

J'ai une bonne blague. Les petites entreprises sont parfois retorses, voire même truandeuses et madrées. Aussi déjouons-nous la vigilance de la senecefe (snaf est imprononçable, on dirait un éternuement) et surtout de La Poste, héhé. Bon, pour le transport de livres, il y a un moyen tout à fait périlleux et pas cher d'assurer la livraison dans une autre ville. On donne le colis à une personne sympa qui le déposera au destinataire à l'arrivée lequel aura été prévenu, etc. Le voyageur transporteur sympa gagne un livre avec l'opération. Cela s'appelle "®confie-colis". J'expliquais tout ceci à Mathilde, stagiaire numéro un dans l'ordre d'arrivée et elle me répondit, très sérieuse : " Mais la personne pourrait partir avec les livres !". Pourquoi faire ? lui répondis-je, distraite ? Et Mathilde, reine des Maquettes au royaume d'indesign, de rétorquer tout aussi sérieuse : Mais pour les vendre !" Juste ciel. Vive

les stagiaires de 20 ans et les fous rires : Merci Mathilde et Alys j'ai cru tout ce temps que j'avais... 19 ans ! QUOI, les vendre ??? Mais innocente, viens que je t'explique... vendre des livres c'est quelque chose de presque imposs... !

Y en a eu d'autres, des fous rires, qui m'ont ramenée à l'âge où on croit encore aux contes... (sans le m !, sans le p !). Ah Alys, tu te souviens quand tu as appelé plusieurs fois le Conseil général de l'Oise pour avoir leur logo et que tu as demandé le Service "Consommation" ? Et quand nous sommes allées chercher les affiches chez l'imprimeur Doubitch... et que j'avais oublié son vrai nom ? et la fois où... et puis... ? J'ai ri et j'ai eu mal au ventre comme on n'a JAMAIS PLUS mal au ventre PLUS TARD (ahhhhhrrrrggggghh, je sens que je vais me mettre à écrire comme Eric Gilberh dans *Tordu*, son prochain livre...) La liste des choses que vous avez faites : Logo Lirécrire, couverture de *Cinq sens*, couverture de *Tordu*, (voir ici !), demande de devis en français et en espagnol, réception de camionneurs, nouveau catalogue et pubs diverses à l'intention de nos amis les libraires, invitations, envoi de contrats, affichages dans les rues de Beauvais, dépôts légaux et moins légaux, mise en place d'expos, envois de services de presse, référencement sur Google Books, livraisons pour que Monsieur L'Auteur ("L'Auteur c'est l'Autre") ait ses bouquinets à temps pour son vernissage, brainstorming sur un coin de la table de la cuisine (avec encore de la confiture) du Plan Com de *Tordu* avec des axes dans tous les sens (Folie/mort/tendresse/humour) juste après des calculs féroces de pourcentages pour essayer de comprendre si être diffusé permet de gagner quelque chose... au point que vous avez compris que la patronne était la plus démente de tous, décidément folle (mais sympa...) Sans oublier les marches - eh Mathilde ! - vers Rieux à la recherche de haïkus dans le colza en fleur (c'était quoi déjà ?... *Colza en fleur / deux papillons blancs / soudain un troisième...*) sans oublier les réunions à la Culture du Conseil Régional... et quand nous avons vérifié un par un les 750 livres venus de Bulgarie... Sans oublier... que vous avez même VENDU, vendu oui, (oui !! si !!!) VRAIMENT des livres en tenant la caisse ! (au Festival de Plouy...).

Me revoilà toute seule. Snif, c'était bien bon !

© isabel Asúnsolo, juin 2007

Les Éditions L'iroli fêtent leurs deux ans.

Interview de Jean-Pierre Hanniet, des Adex, publiée dans la revue *Expressions* de juin 2007.

Les Éditions L'iroli de Beauvais fêtent leurs deux ans d'existence. Quel est le bilan ?

Même si en 2006 il n'y a pas de revenu comptable dégagé, le bilan est positif : un catalogue a été créé avec bientôt un dixième livre, une traduction à l'espagnol et toute une dynamique autour du concours de nouvelles. Sans compter le site Internet dont s'occupe Xavier, mon mari. Bien sûr, il faut travailler beaucoup, se débrouiller avec des logiciels sans aucune formation et faire aussi quelques erreurs... Et je sais très bien que la troisième année va être très difficile.

Pourquoi ?

C'est une année charnière. Le travail augmente, notre diffuseur nous demande de publier quatre livres par an et il faut consacrer de plus en plus de temps à tout ce qui entoure le livre, la communication autour... Ça ne me fait pas peur mais pour faire face, il faudrait une embauche à temps partiel et elle engloutira le peu de revenu dégagé. J'ai décidé d'abandonner tout ce qui me permettait d'apporter des fonds, ma journée de cours hebdomadaire par exemple. Le jeu en vaut la chandelle.

Crois-tu que tu vas pouvoir vendre des livres encore alors que le marché du livre stagne et que l'édition électronique est en lice ?

C'est vrai, mais tout ce qui est intéressant est difficile ! Et je crois que contrairement à d'autres maillons du métier du livre, il faudra toujours des éditeurs capables de mettre en lumière les textes qui méritent de l'être, quel que soit le support. C'est un peu le travail du jardinier patient sans lequel rien n'est mis en valeur. Il faut parier sur de nouvelles voix et faire qu'on les entende. Ce que seul un éditeur ayant mis son travail personnel et son argent peut faire.

Quels types de livres cherches-tu à publier ?

J'aimerais faire connaître des auteurs espagnols que j'aime et inversement. Pour le moment je cherche de bons récits d'expériences

et de nouvelles, le roman ne me tente toujours pas. Ce que j'aime dans les nouvelles, c'est le rôle créatif de l'éditeur. Il faut une vue d'ensemble et une structure qui mène quelque part. J'aime les recueils qui peuvent se lire comme un roman ou *buissonnièrement*. Le lecteur aussi parvient à créer quelque chose. Je m'intéresse aussi à la poésie très courte dans l'esprit du haïku, d'où la collection « **haïkus & co** » inaugurée ce printemps avec *Figues*, des textes co-écrits avec André Cayrel. Un jour peut-être, je publierai des contes.

Ecris-tu encore ?

Oui, un peu, mais je laisse ça pour plus tard. J'ai expérimenté d'être l'auteur qui cherche un éditeur et je préfère jouer l'autre rôle ! Je remercie encore les auteurs qui m'ont fait confiance pendant ces deux premières années...

© isabel Asúnsolo, mai 2007

Dernier printemps des poètes.

La question s'était posée à l'automne : la poésie est-elle en train de mourir ?

J'ai tapé dans Google « *je n'aime pas la poésie* » et j'ai trouvé 1060 pages. J'ai tapé « *pourquoi je n'aime pas la poésie* » et j'ai trouvé une page. Curieux. Il serait pourtant intéressant d'essayer de répondre à la question.

C'est quoi la poésie ? (mis à part un genre inconnu dans les rayons des librairies...) Un jeu de mots plus ou moins réussi et amusant ? Un jeu tout court ? Un joyeux compromis entre le «fond» et la «forme» ? De la chair à concours ? Un élanement du cœur ? Un épanchement de l'âme ? Une façon de chercher la Vérité (?) qui devient alors une autre religion ? Un délire mystique ? Un plaisir solitaire ? Une façon de témoigner du monde, de le dénoncer, de donner à voir, de reconnaître ce qui est ?...

Pessoa a dit que les bons vers finissent toujours par faire surface. Vous pouvez lui faire confiance.

Mais C'est quoi un poète ?

Le poète ne prend pas les mots pour des pions.

Le poète travaille ses textes et accepte même de les retravailler.

Le poète ne se croit pas au-dessus de la mêlée. Il se mêle au monde.

Il s'intéresse aux autres espèces notamment à l'espèce humaine qui l'entoure.

Le poète ne se la pète pas.

Le poète est un être patient, il a tout son temps.

Il ne fait pas une crise de nerfs quand on ne le publie pas.

Il respecte les contrats qu'il signe avec son éditeur.

Il comprend qu'on ne fait pas un livre en deux mois, ni en six.

Et qu'être publié ne veut pas dire être poète. Et réciproquement.

Le poète n'avance pas d'élogieuses préfaces parce qu'il aurait trop la honte !

Le poète est généreux, compréhensif et indulgent.

Il reconnaît ses erreurs.

Le poète ne pleurniche pas.

Et si ses vers ne sont pas pris, il continue d'écrire sans oublier de vivre.

Le poète est actif, n'attend pas la becquée. Il décuple ses forces pour participer au monde.

Il fait mille choses dans la vie. Et s'il a le spleen, c'est que sa poésie est mauvaise et l'empêche de regarder autour.

Le poète donne son temps sans compter.

Le poète partage. Il n'arnaque pas, ne pratique pas le racket.

Il sait que le chemin est long et la vie courte.

Il ne gaspille pas ses forces en pensées négatives.

Le poète sait que le chemin compte bien plus que l'arrivée !

Le poète ne sait rien ! Il tire sa force de ce qu'il s'interroge sans cesse.

Le poète qui croit savoir est un mort vivant. Il fout la trouille... (D'ailleurs la plupart du temps, quand le poète est vraiment mort il est très bien : il épargne au monde ses malheureux traits de caractère !)

Il est celui qui comprend que ses livres ne se vendront pas, qu'il ne deviendra pas célèbre, ni riche et qui en rit...

Car le poète a le sens de l'humour : le poète se rit du tout et surtout de lui-même.

Sa compassion est sans limites parce qu'il ne croit pas qu'il puisse y avoir forme de vie supérieure (à une autre).

Le poète est zen. Il fait la fête à la première hirondelle et veille sur la dernière abeille...

Nous cherchons des poèmes très courts, ni imposants ni *rimbombants* (1), en très petite quantité, très travaillés, non abstraits, avec beaucoup d'air autour... Cela s'appelle des haïkus.

(1) En espagnol : "rimbombantes".

Bonne nouvelle

Nouvelles du printemps à Plouy Saint-Lucien

Bonnes nouvelles du printemps : ça vient.

Même si l'hiver n'était pas particulièrement froid cette année ou peut-être à cause de ça, le printemps a un peu de mal cette année mais il vient... Dans la mare de Plouy Saint-Lucien, il y a des lames vertes qui sortent de l'eau, les roseaux déglingués commencent à se redresser et j'ai déjà aperçu, un jour de février et de fièvre, la rousserolle acrobate... Le printemps arrive et les nouvelles pour le concours aussi. Le thème « cinq sens » mérite un délai supplémentaire parce qu'il est difficile.

Comme nous aimerions recevoir encore quelques bonnes nouvelles avant le 28 février... voici quelques conseils.

Une nouvelle doit raconter une histoire. Le danger du thème « cinq sens » était de tomber dans le poétique ou le philosophique, c'est à dire, ne rien raconter du tout. Un instant ébloui, une cogitation existentielle, ça n'est pas une nouvelle...

Dans la nouvelle, il doit se passer quelque chose même si ce n'est pas grand chose. On a une situation de départ (avec peu de personnages, trois au maximum ?...) et un événement, même petit, qui va changer la donne : le ou les personnages ne seront plus les mêmes à la fin de l'histoire, il y aura eu une transformation. La chute est donc indispensable, même si une absence de chute peut en constituer une. *La nouvelle est réussie si pour le lecteur non plus, rien ne sera plus pareil, après lecture.* L'événement peut être minime : une conversation entendue, une rencontre, un malentendu, pas forcément quelque chose de transcendant. La nouvelle se distingue du conte justement parce que l'événement central n'a rien de magique ni de trop fantastique à première vue... Donc pour que l'histoire fonctionne il faut le célèbre « élément perturbateur », le célèbre « Mais ». « Monsieur Z se rendait tous les jours à son travail, Madame Y semblait très heureuse dans son pavillon... MAIS ». Voilà, il va se passer quelque chose. Si on était dans un roman (je pense soudain aux Tribulations d'un Chinois de Jules Verne) on aurait une cascade de « Mais » et le lecteur irait de surprise en surprise...

Il y a des trucs pour que le lecteur soit pris et surpris. Soigner le style pour que le texte court ait de la force. Alléger un maximum, reprendre le texte crayon en main et enlever tout ce qui n'est pas

indispensable. Les adjectifs trop nombreux, les adverbes, à la poubelle. Le roman peut se permettre des descriptions et des transitions, pas la nouvelle. Le choix des mots est important pour que le lecteur tombe des nues. Fuir les phrases toutes faites : « tomber des nues » par exemple ! Ce que l'on a déjà vu ou lu est à éviter : « Beau comme un Dieu », « longues jambes fuselées » et tout ce qui donne envie au lecteur de bâiller. Il est bon de créer un contraste entre le fond et la forme. Exemple : une nouvelle qui parlerait d'un fait divers tendre (quelqu'un trouve un bébé devant sa porte) devrait adopter un langage un peu dur pour compenser (et même un personnage aux antipodes...) Imaginez une gentille grand-mère à chats qui trouve un bébé devant sa porte et que l'histoire est racontée avec des accents câlins et que tout baigne dans la douceur et dans les larmes de joie jusqu'au bout... L'horreur.

La forme des phrases est importante. Une phrase très courte au milieu d'autres plus longues ça crée un contraste et du sens... Et il faut de l'air... des espaces entre les paragraphes pour respirer et pour le suspense. Ecrire une bonne nouvelle c'est tenir le lecteur en suspens. On peut enfin s'amuser à semer des indices qui permettront au lecteur de se dire : « Ah, je savais bien !... » Mais il est plus amusant encore de semer des indices que la chute viendra contrarier. Ah, lecteur, tu ne savais rien du tout !

© isabel Asúnsolo, février 2007

Sacrés auteurs !

J'ai dit une fois que la publication de poésie est, pour un éditeur, une histoire d'amour avec l'auteur. Je confirme. En poésie, on est loin des « réflexes économiques » de l'édition classique pour la simple raison qu'elle ne se vend pas et que l'éditeur a peu de chances de récupérer sa mise. La plupart des éditeurs demandent une participation financière aux auteurs ou se font acheter des exemplaires avec une remise variable. Cela ne garantit en rien le travail d'édition pour mettre en valeur des textes choisis. De notre côté - qu'on se le dise - *nous faisons un vrai contrat avec nos auteurs, avec des droits d'auteurs.* (Voir notre contrat d'édition). Les auteurs nous achètent la plupart du temps des exemplaires qui couvrent une partie des frais d'impression mais ne rémunèrent pas notre travail d'édition : sélection des textes, conseil, maquette sur mesure, réalisation des illustrations s'il le faut, couverture, etc. Pour accepter un manuscrit en poésie, il faut non seulement qu'il nous emballe en nous donnant à voir quelque chose de neuf mais aussi que l'on ait suffisamment d'atomes crochus avec l'auteur. Ce dernier point est plus que subjectif. On demande à l'auteur(e) d'être actif/ve et présent, de réveiller ses réseaux, de se bouger sur la Toile et en personne. En échange, nous passons du temps dans les salons à défendre leurs livres. En 2007, nous serons présents au Marché de la Poésie place Saint-Sulpice. Ce travail, ce temps donné, si ce n'est pas de l'amour, ça lui ressemble.

Voilà pourquoi nous publions très peu de poésie. Voilà pourquoi nous continuons à publier de la poésie !

Mais le vrai travail de l'éditeur est loin de là : faire des livres qui se vendent et tâcher d'en vivre. Il n'y a pas d'amour là-dedans, il y a des calculs à la virgule près, du travail pour chaque heure et des bilans à présenter au banquier et des campagnes de com' à présenter au diffuseur... Avec les auteurs, sacrés auteurs, il a une lutte parfois âpre, et des engueulades s'il demande de changer un titre au dernier moment, par exemple. Une question où l'ego joue son rôle parce que l'éditrice en herbe a le sien vachement développé (du fait qu'elle est auteure elle-même ?) A ce qu'il paraît, je serais parfois trop autoritaire... Mais pensez-vous vraiment que l'on puisse défendre bec et ongles un auteur en étant douce et gentille ?

Dans ce métier il faut aussi aimer la solitude. L'éditeur est un drôle

d'agent triple, quadruple, jamais malade (ni triste) qui travaille pendant des mois avant de toucher un sou pour le fruit de son lent travail de tissage. Il doit comprendre chacun de ses auteurs pour qui le prochain livre est la seule chose qui compte, le tranquilliser sur ce qui va suivre, l'encourager, répondre à ses mails dans la journée... Moi j'aurais bien aimé qu'un éditeur s'occupe de moi comme ça. Je suis devenue éditrice parce que j'aime ce travail avec l'auteur.

Auteur : le plus beau métier au monde. Merci aux nôtres pour l'année qui vient de s'écouler. Vous avez fait plus que de nous confier vos manuscrits : vous avez essuyé les plâtres de notre inexpérience et du manque de diffuseurs jusque-là. Pour votre immense patience et votre sens de l'humour, merci ! Vos livres pourront retrouver une deuxième jeunesse si vous continuez à écrire et à publier. Car un auteur n'a pas le droit d'arrêter d'écrire...

Pour 2007, l'éditrice en herbe fait le vœu de trouver dans sa boîte aux lettres le plus beau des manuscrits.

© isabel Asúnsolo, janvier 2007